

Braye, 24 ans, journalière.
 Entre Charles Tournel, 23 ans, journalier, et Josephine Petit, 23 ans, journalière.
 Entre Albert Rohart, 27 ans, journalier, et Clémence Hollemaert, 22 ans, tisserande.
 Entre Adolphe Pluquet, 21 ans, journalier, et Florine Lepers, 19 ans, journalière.
 Entre Ivon Moerman, 30 ans, tisserand, et Rosalie Loof, 30 ans, journalière.

22 octobre.
 Entre Florentin Terrain, 46 ans, marchand épicer, et Thérèse Deconinck, 30 ans, fille de confiance.

29 octobre.
 Entre Henri Vandellannote, 21 ans, cultivateur, et Flore Verraes, 19 ans, sans profession.

DÉCÈS.

16 octobre.
 Verriest, Jean, 33 ans, teinturier, rue du Midi.

18 octobre.
 Baclet, Marie, 69 ans, ménagère, veuve de Théophile Caplette, hôpital.
 Dupiers, Anne, 59 ans, ménagère, épouse de Jean-Baptiste Leducq, rue de l'Alouette.

19 octobre.
 Ghys, Jeanne, 72 ans, journalière, épouse de Joseph Dewinne, hôpital civil.

21 octobre.
 Delcroix, Victoire, 35 ans, ménagère, épouse de Jules Nivresse, route de Tourcoing.

23 octobre.
 Faucon, Alfred, 19 ans, apprêteur, Calvaire Willecomme, Marie, 74 ans, ménagère, rue du Collège.

21 octobre.
 Nadolski, Alexandre, 55 ans, dessinateur, rue de Blanchemal.

25 octobre.
 Dehevels, Jean, 38 ans, tisserand, hôpital civil.

27 octobre.
 Arensma, Zélia, 31 ans, couturière, rue de l'Alouette.

Deschamps, Adeline, 23 ans, ménagère, rue du Galon d'Eau.

Bulcourt, Rosine, 32 ans, ménagère, épouse de Louis Decottignies, Epeule.
 Desrumaux, David, 64 ans, fleur, route de Nouveaux.

28 octobre.
 Pluquet, Jean-Baptiste, 26 ans, journalier, hôpital civil.

Deviaene, Albert, 33 ans, tisserand, au Fontenoy.

29 octobre.
 Duforest, Emile, 19 ans, sans profession, rue des Lignes.

Denys, Louis, 38 ans, tisserand, rue de l'Alouette.

Richard, Augustin, 23 ans, fleur, rue de la Tuilerie.

31 octobre.
 Lerouge, Auguste, 55 ans, garde particulier, au petit Beaumont.

Demaeseneere, Juliette, 26 ans, couturière en robes, épouse d'Hypolite Wibaux, route de Tourcoing.

Plus 14 garçons et 15 filles déclarés au-dessous de l'âge de sept ans.

BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

(Du 30 octobre, au 5 novembre.)

Ainsi que le faisait pressentir la physionomie de la Bourse pendant les derniers jours d'octobre, la liquidation s'est faite en grande partie à l'avance, et n'a guère modifié la situation respective des vendeurs et des acheteurs. De part

et d'autre on a conservé ses positions, et la modulation du report y a contribué. Quelques livraisons de titres sur la rente et sur les chemins ont déterminé à la fin de la liquidation une réaction assez sensible qui a ramené le cours de la rente à 66 85, après qu'il a eu touché 67 40. Quelles que soient les bonnes dispositions des acheteurs en ce moment, tant que la haute Banque restera en dehors des valeurs, des livraisons de titres en liquidation créeront toujours à la place quelques embarras.

Cependant le comptant soutient les cours avec énergie, et, malgré que la rente éprouve toujours de la résistance à monter au-dessus de 67 fr., elle se relève avec une grande élasticité lorsqu'elle se rapproche du cours de 66 fr. Depuis un mois, elle semble être entrée dans une période de reprise, car, malgré les embarras au milieu desquels le marché s'est débattu pendant tout le mois d'octobre, le 3 0/0 a gagné de 50 cent. Le 6 octobre il était à 66 15, et aujourd'hui, à un mois de distance, il est à 66 50. Cependant la situation financière, et aucune circonstance extérieure n'a pu influencer favorablement le marché. Les achats du comptant ont seuls fait progresser les cours, et ces achats sont provoqués uniquement par la considération du cours avantageux auquel se trouve la rente. Si l'on songe, en effet, au coupon de semestre qui va être détaché au commencement du mois prochain, la rente 3 0/0, actuellement à 66 50, ne représente effectivement que 65 fr.

Il n'y aurait rien à dire des autres valeurs, si le Crédit mobilier, par ses mouvements exceptionnels, n'occupait, parfois plus que de raison, l'attention publique. Les transactions ont été considérables sur cette valeur. L'annonce de la concession définitive des chemins de fer russes à une compagnie de capitalistes, parmi lesquels figurent au premier rang les administrateurs du Crédit mobilier, a fait monter ses actions de 40 francs; elles ont atteint 1422 fr., mais dès le lendemain elles étaient précipitées de nouveau à 1342 fr.

Les chemins de fer, après avoir assez bien résisté aux difficultés de la liquidation, grâce à la facilité des reports, ont été entraînés à la suite de la rente dans un mouvement de baisse considérable, qui provoquera certainement des rachats.

On comprend qu'au milieu de tous ces embarras, les valeurs industrielles soient très-délaissées. Quelques-unes seulement donnent encore lieu à quelques affaires.

Les Omnibus de Paris se soutiennent au-dessous de 800 fr., la Caisse générale des chemins de fer attire toujours à 500 fr. des demandes considérables.

L'Union des gaz est encore ferme de 200 à 215; les Verreries de 97 50 à 100 fr.

La Caisse centrale de l'Industrie est recherchée au-dessus de 150 fr. La Caisse des reports, fondée par cette Société, fonctionne avec un plein succès.

La clôture de l'émission des Huiles-Gaz inexploitable, annoncée pour le 10 novembre, a redoublé l'empressement des souscripteurs, assurés de faire un placement avantageux.

On annonce que la compagnie des Lavoisiers et Bains publics de France, dont le but d'utilité publique est justement appréciée, reçoit de nombreuses demandes d'actions des capitalistes de province.

J. PARADIS.

Nouvelles & Faits divers.

— Le *Nouvelliste d'Odessa* nous apporte les détails suivants sur la foire aux laines qui a lieu tous les ans à Poltava. Toute la quantité de

laines arrivées à cette foire s'est élevée à 5 millions 209,600 kilogrammes, et dans ce nombre près de 2,500,000 kilogr. de laines de première qualité, lavées et assorties.

Toute cette énorme quantité de laines a été vendue dans l'espace de dix jours, depuis le 27 juillet jusqu'au 6 août, excepté une centaine de mille kilogr., qui ont été envoyés, par les éleveurs de moutons Kharkov, à la commission du commerce de laines. Cette vente s'est effectuée très-bien et à des prix beaucoup plus élevés que l'année dernière.

La plus grande partie des laines vendues à cette foire a déjà été achetée en deuxième main par les grands fabricants de Moscou.

— On lit dans la *Gazette de Lyon* : Monsieur M. J., chef d'escadron, servait dans les armes spéciales au siège de Sébastopol. Atteint d'un coup de feu à l'assaut de la tour Malakoff, il vécut encore quelques jours et mourut enfin des suites de sa blessure, laissant dans une ville peu éloignée de Lyon, une veuve déseulée et trois enfants en bas âge.

Un de ses amis informé de ce malheur, et apprenant que la veuve était sans ressources, résolut de pourvoir lui-même à ses besoins et à l'éducation de ses enfants. Il était riche, il n'avait pour héritier qu'un frère plus riche encore que lui. Il va le trouver et lui fait part du projet qu'il a conçu de disposer d'une partie de sa fortune en faveur de trois orphelins.

« Mon ami, lui répond son frère, exécute ce pieux dessein; ma fortune personnelle me suffit ainsi qu'à mes enfants, le ciel bénira ta bonne action. »

Le lendemain, l'amiral du chef d'escadron se rend auprès de la veuve, et lui dit :

« Madame, je dois un souvenir heureux au mari que vous pleurez; je l'aimais tendrement, je suis heureux de pouvoir le témoigner à sa famille; recevez ce portefeuille; vous y trouverez quelques valeurs destinées à vos besoins et à ceux de vos enfants. »

Et il sortit aussitôt. La veuve, surprise de cette visite inattendue et de ces paroles, ouvrit le portefeuille, elle y trouva 160,000 fr.

La bienfaisance s'en va, dit-on, et l'égoïsme seul a cours forcé.

Voici qui semblerait prouver le contraire. Puisse ce touchant exemple, d'une générosité qui a pris sa source dans un cœur d'élite, faire rougir de honte les gens prodigues, lorsqu'il s'agit de leurs jouissances ou de leur bien-être.

Ces gens, pour qui la charité n'est qu'un mot et la misère une chose digne de mépris, ne comprendront pas le bonheur indescriptible éprouvé par deux jeunes époux dont les âmes se rencontrent dans une même pensée et qui, le jour de leur union, ont voulu attirer les bénédictions du ciel sur leur avenir.

La semaine dernière, dit le *Salut public*, de Lyon, un de nos concitoyens, appartenant à une bonne famille et exerçant une profession libérale, épousait une jeune fille dont la beauté doit être grande si elle égale la générosité de son cœur et ses instincts de délicate bienfaisance.

La jeune mariée, en effet, a demandé instantamment que les fêtes de la noce fussent réduites à un simple repas de famille où ne seraient admis que les parents les plus rapprochés, de façon à pouvoir consacrer l'argent économisé par l'omission de prodigalités fastueuses à des œuvres de charité. L'heureux époux, charmé de rencontrer en celle qu'il unissait à sa destinée une si généreuse initiative, a consenti à tout ce qui lui était demandé.

Tous deux ont visité plusieurs ménages de la Croix-Rousse, qui, après les informations prises, se sont trouvés être tombés dans la misère

sans l'avoir mérité, et leur ont distribué une fort jolie somme. Ils ont, en outre, fait remise de leur terme de loyer échéant à la Noël à plusieurs chefs d'ateliers logés dans deux maisons qui appartiennent à la nouvelle mariée et qui sont situées dans la rue du Mail.

— On lit dans un journal de Charleroi : Une disparition que les uns attribuaient à un malheur, d'autres à un crime, a été pendant une semaine l'objet de toutes les conversations à Auvélais et environs. Voici ce que nous avons recueilli :

M. Antoine Stevenne, instituteur à Arsimont (hameau d'Auvélais), appartenant à une famille honorable de la commune, laissait, le dimanche 19 octobre, sa femme malade et leur enfant en bas âge à la garde de son beau-père, avec lequel ils vivent en famille, pour se rendre aux vêpres de la paroisse et vaquer ensuite à quelques affaires. Après les offices, M. Stevenne alla chez l'ancien sous-instituteur d'Auvélais, employé à la fabrication de produits chimiques, et lui racheta divers cahiers et livres classiques dont il avait besoin pour la réouverture des classes le lendemain même. Il quitta Auvélais le soir, se dirigeant vers son domicile.

Chemin faisant, arrivé aux premières maisons d'Arsimont, il fit quelques visites ayant pour but de se recommander aux parents, annonçant la rentrée des classes pour le lendemain. Entre autres stations, il s'arrêta chez le sieur Courtin, cabaretier, à mi-chemin à peu près de son domicile, et, après avoir pris un verre de bière, il sortit vers huit heures du soir.

Un peu plus tard en continuant ses courses, il entra au cabaret du sieur Doumont à la Pécherie. N'ayant pas mangé depuis midi, M. Stevenne avait gagné appétit. Il se mit à table et soupa avec le fils Doumont. Pendant le repas, Doumont père entra et prit part au souper. Ce fut la dernière visite de M. Stevenne : après sa sortie de cette maison, on perd entièrement sa trace.

Le lendemain se passe. Vers le soir, son beau-père et sa femme ne le voyant pas rentrer, s'imaginent qu'il est chez sa mère, M^{me} veuve Stevenne, qui habite également Arsimont avec ses trois fils et ses deux filles. On va aux informations, mais cette dame répond qu'elle n'a pas vu son fils depuis la veille au matin. Les deux familles supposent que leur fils est allé faire un voyage à Namur, d'où il reviendra par le convoi de neuf heures du soir, et ne s'en occupent pas davantage.

Le jour suivant, M^{me} Stevenne, à son tour, envoie chez le beau-père s'informer si son fils est rentré. Réponse négative. Cette fois on s'inquiète de cette absence prolongée et les inquiétudes augmentent bientôt par la découverte d'un mouchoir de poche, des livres et cahiers dont nous avons vu que M. Stevenne était porteur à son départ d'Auvélais, — éparpillés dans un coin de la cour du beau-père et qui jusqu'alors étaient restés inaperçus. — Comment ces objets se trouvaient-ils là? Par qui y avaient-ils été apportés?... Questions pleines de ténèbres, qui, éveillant de suite l'idée d'un malheur, viennent jeter le trouble et la désolation dans le cœur des deux familles et dont la solution n'est pas encore trouvée aujourd'hui.

Le lendemain mercredi, M. Pierre Stevenne, employé aux établissements d'Oignies, informé par la famille de la disparition de son frère, commence d'actives recherches, continuées les jours suivants sans relâche avec l'aide de la gendarmerie de Moustier, qui s'était transportée à Arsimont et à la Pécherie. Aussitôt qu'elle eut connaissance de l'événement.

Enfin, lundi dernier, on retrouve le cadavre de M. Stevenne dans la Sambre, à environ 200 mètres en aval de la Pécherie. Le lendemain matin, M. le procureur du roi et M. le juge d'in-

moiselle de Bellancourt ne sortait pas de son appartement depuis leur retour à Paris; qu'elle avait vainement essayé de fléchir son père, attendu qu'il se retirait sur le champ, dès qu'on lui parlait de Télasco.

— Quand j'ai dit à notre bonne demoiselle, ajouta Jean, que je vous avais rencontré, j'ai vu du plaisir dans ses yeux pour la première fois depuis que nous vous avons quitté. Elle m'a chargé de vous recommander beaucoup de prudence, et de vous dire qu'elle compte toujours sur votre cœur et que vous devez compter aussi sur le sien.

— Mon ami, mon cher ami, il faut absolument que tu me conduises chez monsieur de Bellancourt.

— Que me demandez-vous, Monsieur? Cela ne se peut pas.

— Si tu t'y refuses, je te suivrai malgré toi.

— Mon maître me chassera; je vous en prie, ne me perdez pas.

— Voilà cent louis pour t'en dédommager.

— Monsieur, je ne puis les prendre.

— Prends-les, te dis-je, car je suis bien décidé à ne te pas quitter.

Jean, voyant qu'il n'avait rien à gagner en refusant, marcha devant le Mexicain, jusqu'au-dessus de l'hôtel où logeait monsieur de Bellancourt.

— Voici notre demeure, lui dit-il, entrez-y si vous voulez; mais, je vous en supplie, ne dites jamais à personne que c'est moi qui vous y ai conduit.

Télasco le promit et entra dans la maison, tandis que le vieux domestique faisait un détour pour ne pas entrer en même temps que lui.

Dès qu'on eut annoncé au vicomte que le Mexicain voulait lui parler, il s'enferma dans sa

chambre et lui fit demander dans quelle intention il se présentait chez lui.

— Je ne puis le dire qu'à lui-même, répondit Télasco.

Le vicomte fit réitérer sa demande, en ajoutant qu'il devait cesser ses tentatives, s'il n'était pas déterminé à accéder préalablement aux conditions qui lui avaient été imposées.

Télasco ayant insisté vainement, se retira furieux. Il roulait dans sa tête mille projets insensés. Tantôt il voulait provoquer le vicomte en duel; tantôt il se flattait de lui enlever Céline et de la conduire au Mexique; l'instant d'après il rougissait de ses pensées criminelles, et formait la résolution de partir, de renoncer pour toujours... mais il ne pouvait s'arrêter à cette idée, elle était trop cruelle.

Toute la journée se passa ainsi dans un délire continu. Vers le soir, une fièvre ardente s'empara de lui : son cœur était brisé, sa tête exaspérée; il prit la plume vingt fois pour écrire au vicomte et déchirait toujours ce qu'il avait commencé. Enfin, ne pouvant supporter plus longtemps des souffrances intolérables, son cœur, par un dernier effort, secoua avec violence les chaînes pesantes que le devoir lui imposait, sa main traça rapidement quelques lignes, pour annoncer à monsieur de Bellancourt qu'il se rend à ses vœux, qu'il ira le lendemain matin prendre avec lui l'engagement qu'il exige et réclamer la récompense qu'il aura si chèrement acquise.

Dès que son billet fut parti, Télasco tomba dans un profond assoupissement; il cherchait en vain des images de bonheur, celle de Céline elle-même ne lui apparaissait qu'à travers un sombre nuage, et il pleurait malgré lui en songeant que le lendemain il allait la revoir.

Bénégo, inquiet de voir son maître dans cet état, l'obligea à se mettre au lit; mais il ne put y trouver qu'un sommeil agité et les songes les plus sinistres. A peine avait-il fermé la paupière, qu'il se crut transporté sur les bords de la Mexapa. Un affreux ouragan étendait ses ravages autour de lui; il voulait en vain pénétrer jusqu'à Oletta, le torrent débordé faisait entendre ses mugissements au fond de la vallée, les arbres déracinés tombaient avec fracas et formaient une multitude de barrières qu'il ne pouvait franchir. Seul dans l'immensité du désert, il voulait appeler; mais sa voix expirait sur ses lèvres; il voulait marcher, mais ses genoux fléchissaient sous lui. Tout à coup la scène change; le ciel redevient serein; les doux parfums de mille arbustes odoriférants embaument de nouveau la vallée; des oiseaux, revêtus des plus brillantes couleurs, voltigent légèrement à travers les branches de mangliers; Télasco retrouve les lieux charmants où s'écouleront les heureuses années de son enfance, il reconnaît la plaine qu'il parcourait tant de fois avec les compagnons de ses jeux, le riant coteau où il cultivait des fleurs avec le vénérable père Anselmo, il voit s'élever sur les hauteurs, des forts défendus par une foule de guerriers, dont l'air intrépide semble défier les ennemis les plus formidables; à cet aspect, le Mexicain sent renaître en lui la soif des combats, il s'élança; mais un nuage épaissi l'arrêta au passage; bientôt cette vapeur s'éclaircit et laisse paraître à ses yeux la figure imposante de son père. La sévérité de son front glace d'épouvante le malheureux Télasco, qui se précipite à ses pieds et peut à peine s'écrier :

— Mon père !...

— Eloignez-vous, répond-il d'une voix som-

bre, je n'ai plus de fils !

A ces mots, la foudre gronde dans les airs, le nuage disparaît et le Mexicain se réveille, accablé de lassitude, l'esprit frappé de terreur et l'âme en proie aux remords.

Il faisait jour et Télasco, fatigué des rêves de la nuit, demeura au lit, contre sa coutume, lorsqu'il entendit marcher dans sa chambre.

Est-ce toi, Bénégo? demanda-t-il.

— Oui, monsieur. Je vous croyais levé, sans cela nous ne serions pas entrés sitôt.

— Qui donc est avec toi ?

Il entr'ouvre ses rideaux et voit près de Bénégo un homme de haute stature, au teint cuivré, au regard farouche, la tête couverte d'un chapeau à l'espagnole, surmonté d'une plume de couleur, le corps enveloppé d'un long manteau brun, les jambes nues et les pieds chaussés d'une espèce de brodequins tels qu'on les portait à Oletta. A cette vue, Télasco doute s'il veille et s'il n'a pas encore devant lui l'une des figures fantastiques de ses songes; mais l'homme aux brodequins s'approche de lui, et plus le Mexicain le regarde, plus il croit reconnaître un des vieux soldats de son père.

— Seigneur, lui dit celui-ci dans sa langue maternelle, je vous apporte l'ordre de partir sur le champ. Au moment où je vous parle, notre pays est sans doute déjà le théâtre de la guerre. Don Diégo, sachant qu'il devait être attaqué au retour de la belle saison, et craignant qu'une lettre ne s'égarât, n'a voulu confier qu'à moi le soin de vous prévenir du danger pressant dans lequel il se trouve. Voici son anneau qu'il m'a dit de vous remettre, pour que vous n'ayez aucun doute sur ma mission.

R. DE MERIGNY.

(La suite au prochain numéro.)